

Enseigner la Shoah à travers la littérature

-

Alban PERRIN

En préambule :

- A propos de la « littérature concentrationnaire »
- Une expérience « indicible » ?

Ce que peut la littérature (1):

« Seul l'art a le pouvoir de sortir la souffrance de l'abîme. »

Aharon APPELFELD, *L'héritage nu*, éditions de l'Olivier, 2006, p. 52.

« Parfois l'écrivain trouve une formule fulgurante qui vaut des pages. Ainsi Paul Celan dans *Fugue de mort*, avec ce vers en particulier :

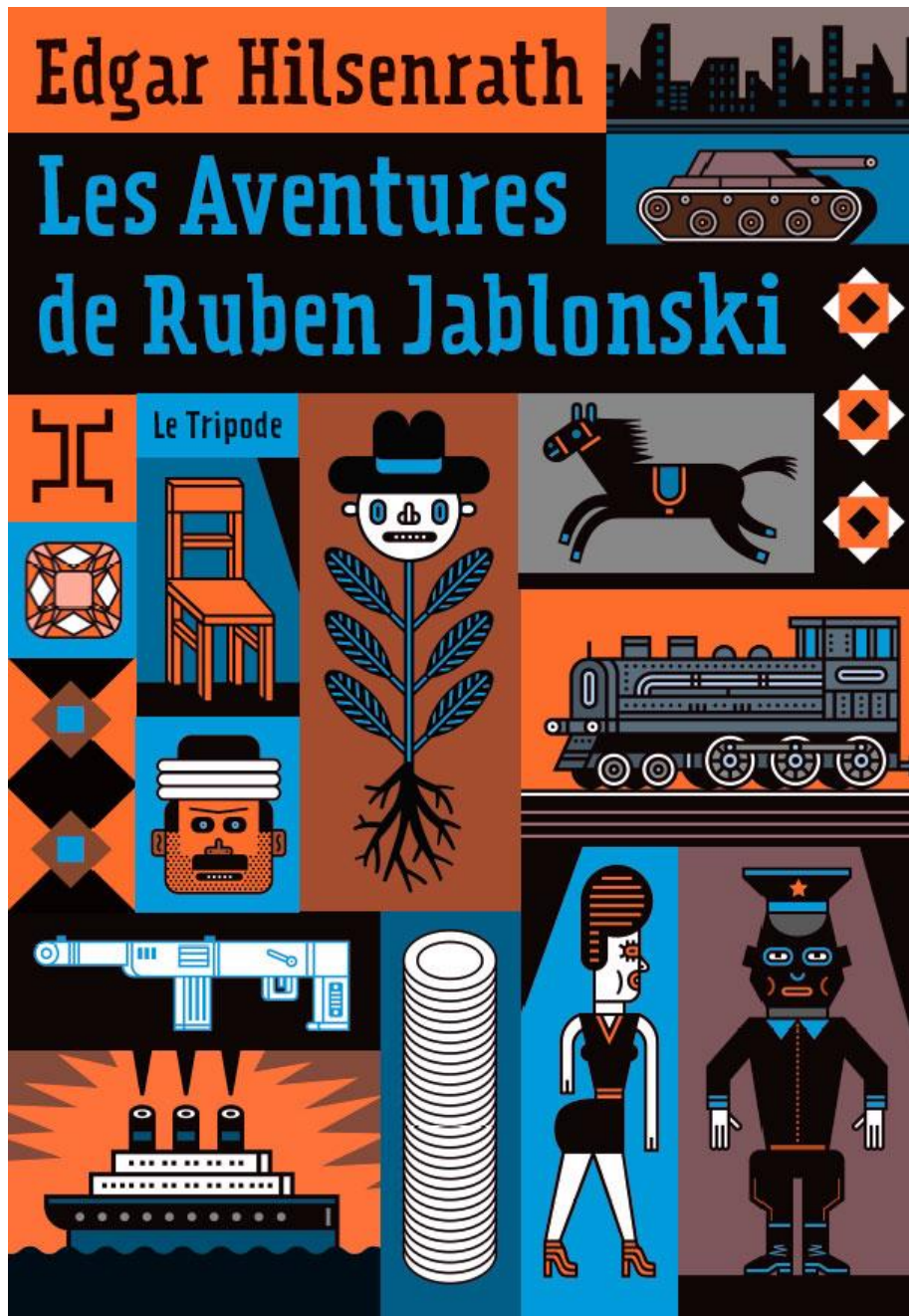
« Nous creusons dans le ciel une tombe où l'on n'est pas serré ».

Annette WIEVIORKA, *L'heure d'exactitude Histoire, mémoire, témoignage*, Albin Michel, 2011, p. 170.

Ce que peut la littérature (2) :

« Il existe une littérature dreyfusarde qui laissera les chefs-d'œuvre. Le *J'accuse* est du nombre, avec *M. Bergeret à Paris* et l'oraison funèbre de Zola, avec le *journal* de Jules Renard, avec le chapitre de Marcel Proust où Swann apparaît à la fête du prince de Guermantes, avec les *Preuves* de Jaurès, avec cet étonnant *Jean Barois* où l'atmosphère dreyfusarde, l'âme dreyfusarde, sont recomposées en dehors de toute impression directement reçue – Roger Martin du Gard était trop jeune – par la seule intuition de l'art : car, **plus puissant en cela que la science, l'art reconstitue la vie.** »

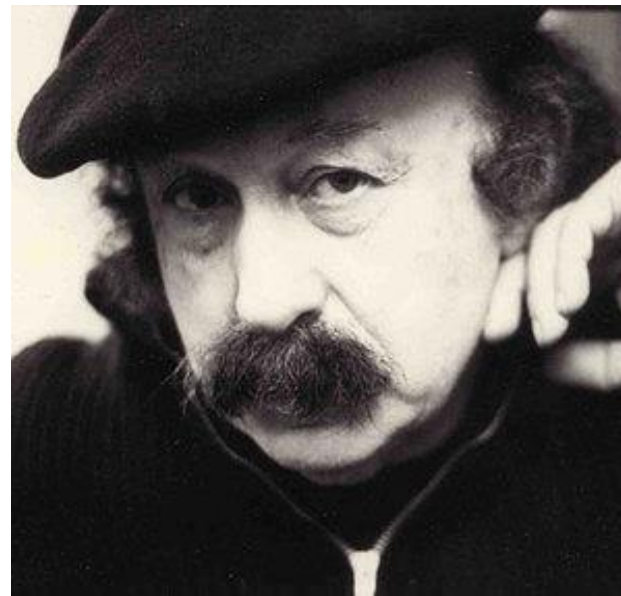
Léon Blum, *Souvenirs sur l'Affaire*, 1935.



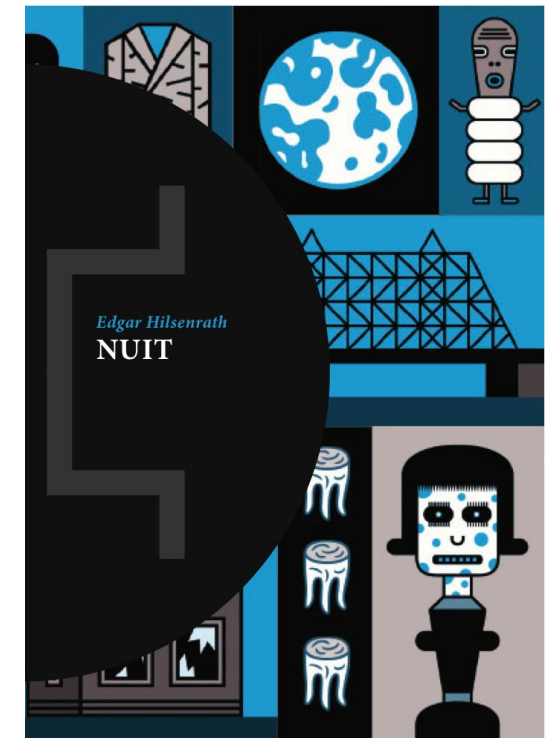
« Des milliers de gens vont écrire leur histoire, dit mon professeur, et il n'y aura pas grand-chose de valable dans tout cela.

- Je ne veux pas écrire de témoignage, mais un roman.
- On ne peut pas écrire de roman sur le ghetto, a-t-elle dit.
- Si. On peut, ai-je dit ».

Les aventures de Ruben Jablonski, Le Tripode, 2017 [1977].



Edgar HILSEN RATH
1926-2018



« Nous étions dans la plaine de Bessarabie. Des champs sombres à perte de vue, çà et là quelques bois. Et des villages déserts. L'un des Juifs a dit :

- C'étaient des villages juifs. Tous les habitants ont été fusillés lors de l'invasion des Allemands et des Roumains. Les quelques paysans roumains qui vivaient dans ces villages sont apparemment partis.
- Quand j'étais petit, ai-je dit, j'allais souvent en Bessarabie avec mon grand-père. Il était marchand de bétail, et la Bessarabie était légendaire pour le bas prix de ses bêtes. La province grouillait de Juifs à l'époque. Surtout Chisinau et Belz. On voyait aussi des marchands ambulants et des colporteurs juifs sur les routes. Où sont-ils à présent ?
- Morts. Tous, a dit le Juif.

Nous avons marché toute la nuit. »

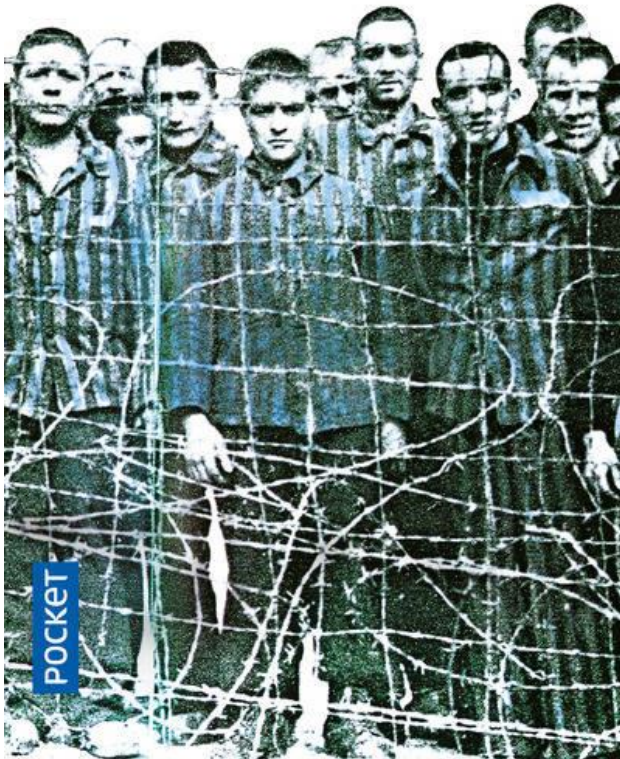
Les aventures de Ruben Jablonski, Le Tripode, Paris, 2017, p. 56 [1977].

Titre original : Die Abenteuer des Ruben Jablonski. Ein autobiographischer Roman.

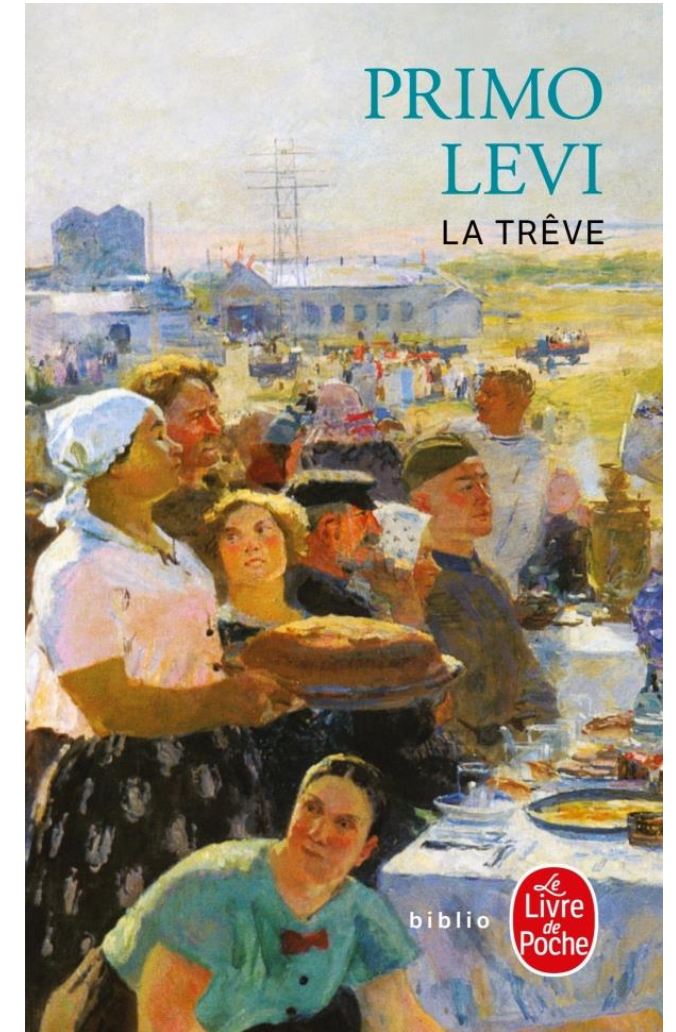
I – Récits d'Auschwitz :

PRIMO LEVI

Si c'est un homme



Primo LEVI
(1919-1987)



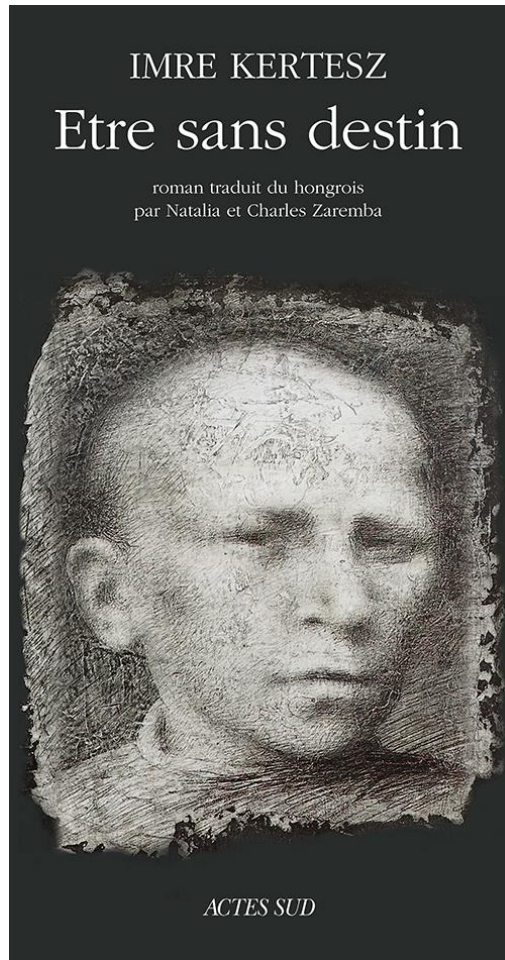
« En moins de dix minutes, je me trouvai faire partie du groupe des hommes valides. Ce qu'il advint des autres, femmes, enfants, vieillards, il nous fut impossible alors de le savoir : la nuit les engloutit, purement et simplement. Aujourd'hui pourtant, nous savons que ce tri rapide et sommaire avait servi à juger si nous étions capables ou non de travailler utilement pour le Reich ; nous savons que les camps de Buna-Monowitz et de Birkenau n'accueillirent respectivement que quatre-vingt-seize hommes et vingt-neuf femmes de notre convoi et que deux jours plus tard il ne restait de tous les autres – plus de cinq cents – aucun survivant. Nous savons aussi que même ce semblant de critère dans la discrimination entre ceux qui étaient reconnus aptes et ceux qui ne l'étaient pas ne fut pas toujours appliqué, et qu'un système plus expéditif fut adopté par la suite : on ouvrait les portières des wagons des deux côtés en même temps, sans avertir les nouveaux venus ni leur dire ce qu'il fallait faire. Ceux que le hasard faisait descendre du bon côté entraient dans le camp ; les autres finissaient à la chambre à gaz.

Ainsi mourut la petite Emilia, âgée de trois ans, tant était évidente aux yeux des Allemands la nécessité historique de mettre à mort les enfants des juifs. Emilia, fille de l'ingénieur Aldo Levi de Milan, une enfant curieuse, ambitieuse, gaie, intelligente, à laquelle ses parents, au cours du voyage dans le wagon bondé, avaient réussi à faire prendre un bain avec une bassine de zinc, avec de l'eau tiède qu'un mécanicien allemand « dégénéré » avait consenti à prélever sur la réserve de la locomotive qui nous entraînait tous vers la mort.

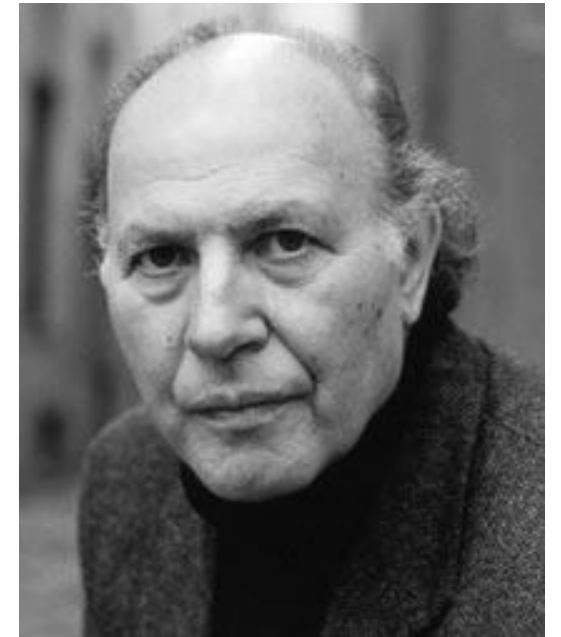
Ainsi disparurent en un instant, par trahison, nos femmes, nos parents, nos enfants. Presque personne n'eut le temps de leur dire adieu. Nous les aperçûmes un moment encore, telle une masse sombre à l'autre bout du quai, puis nous ne vîmes plus rien. »

Primo LEVI, *Si c'est un homme*, Pocket, Paris, 1990, p. 18-19.

I – Récits d'Auschwitz :



*« Moi aussi j'ai vécu un destin donné. Ce n'était pas mon destin, mais c'est moi qui l'ai vécu jusqu'au bout... maintenant je ne pouvais pas m'accommoder que ce n'était qu'une erreur, un accident, une espèce de dérapage ou que peut-être rien ne s'était passé.... On ne pouvait jamais recommencer une autre vie, on ne peut que poursuivre l'ancienne... **S'il y a un destin, la liberté n'est pas possible, si la liberté existe, alors il n'y a pas de destin...** c'est-à-dire que nous sommes nous-mêmes le destin... il m'est impossible de n'être ni vainqueur ni vaincu... de n'être ni la cause ni la conséquence de rien... je ne pouvais pas avaler cette fichue amertume de devoir n'être rien qu'un innocent »*



**Imre KERTESZ
(1929-2016)**

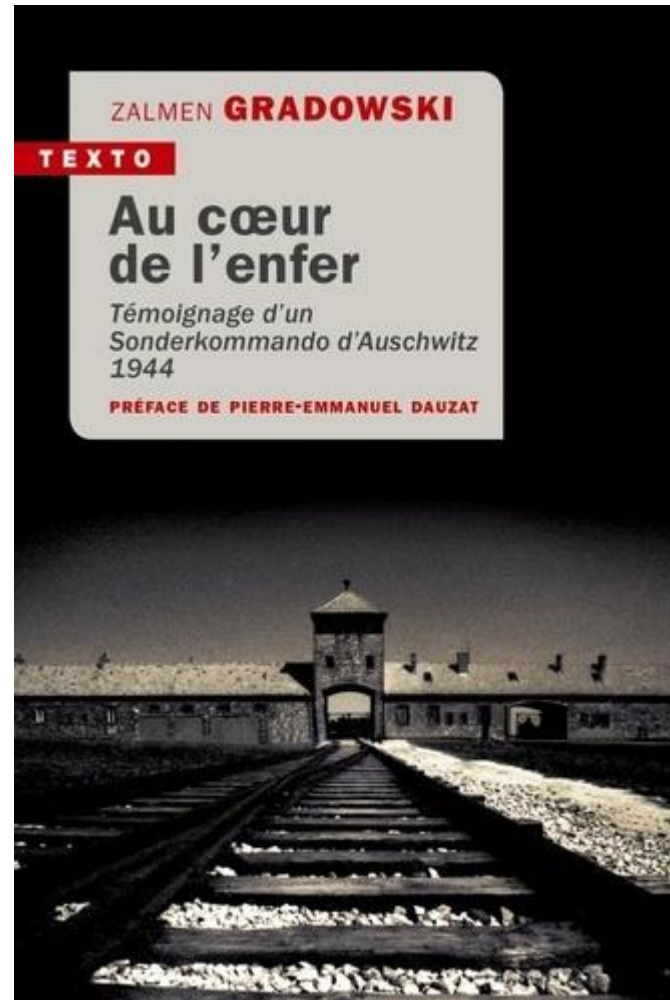
« A un moment, de rang par cinq, on s'est mis à la queue leu leu. Au même moment, on nous a dit d'ôter veste et chemise pour passer torse nu devant le médecin. Je sentais que le rythme s'accélérait. Soudain, j'ai vu deux groupes séparés, là-bas devant. Le plus important, à droite, se composait de personnes diverses, et à gauche, le plus petit et en quelque sorte le plus plaisant comprenait entre autres des garçons de notre groupe. A première vue, ces derniers – du moins à mes yeux – avaient été déclarés aptes. Cependant, j'allais de plus en plus vite vers l'endroit où je distinguais, au milieu de la foule, des silhouettes qui allaient et venaient, un point fixe, un uniforme impeccable, le képi haut, en arc, des officiers allemands ; j'ai été étonné que mon tour arrive si vite.

D'ailleurs, l'examen n'a pas demandé plus de deux ou trois secondes (environ). Juste devant moi, il y avait Moskovics – lui, le docteur lui a immédiatement montré d'un geste du doigt l'autre direction. Je l'ai encore entendu essayer d'expliquer : « *Arbeiten... Sechzehn...* » - mais une main qui a surgi de quelque part l'a saisi, et déjà je prenais sa place. Quant à moi, je le voyais bien, le médecin me regarda plus soigneusement, me pesant d'un regard grave et attentif. Je bombai le torse pour lui montrer ma cage thoracique et – je m'en souviens – j'ai même souri un peu, là, comparé à Moskovics.

J'ai tout de suite éprouvé un sentiment de confiance pour le médecin, car son visage avait une très belle apparence, sympathique, un peu allongé, rasé, avec des lèvres plutôt fines, des yeux bleus ou gris, en tout cas clairs, au regard bienveillant. J'eus tout le loisir de l'observer pendant qu'il appuyait ses deux mains gantées de chaque côté de mon visage et tirait légèrement vers le bas des deux côtés la peau sous mes yeux – de ce geste de médecin que je connaissais déjà. Au même moment, d'une voix basse et néanmoins claire, trahissant un homme cultivé, il me demanda : « *Wie alt bist du ?* » - mais en quelque sorte tout à fait incidemment. Je lui ai dit : « *Sechzehn* ». Il hocha légèrement la tête, mais plutôt parce que c'était la bonne réponse et non parce que c'était la vérité – c'est du moins le sentiment qui m'avait soudain effleuré. Je remarquai également, mais c'était plutôt une impression passagère et peut-être erronée, qu'il semblait satisfait, il avait l'air presque soulagé, en quelque sorte ; je sentais que je lui plaisais bien. Ensuite, une main encore posée sur mon visage, et montrant de l'autre le côté opposé de la route, il m'a envoyé parmi les aptes. Les gars m'ont fait un triomphe, ils riaient de joie. Et à la vue de ces visages rayonnants, j'ai compris la différence qui séparait en fait notre groupe de ceux d'en face : la réussite, si je ne m'abusais. »

Imre KERTESZ, *Etre sans destin*, Actes Sud, Arles, 1998, pp. 119-121 (édition originale : *Sorstalanság*, Szépirodalmi, Budapest, 1975).

I – Récits d'Auschwitz :



Zalmen GRADOWSKI
(1910-1944)

« Il se revoit au sein de toute sa famille réunie, heureuse et paisible. On mange, on boit, on chante. Tous se sentent si bien, si heureux et contents, sans souci, confiants, pleins de courage et d'espoir. Un monde idyllique se déployait devant eux, un monde à eux, dont eux-mêmes sont les possesseurs. Ils ne se sentent menacés par personne. Ils vont hardiment, d'un pas fier et assuré, leur chemin, le chemin de ce monde nouveau révélé.

Et tout d'un coup, une vague de tempête écumante est venue l'arracher avec férocité à ce monde.

Disparu son foyer, disparus les shabbats, disparu son monde, englouti son bonheur. Son père, sa mère, ses sœurs et frères, sa femme – aucun n'est plus de ce monde.

Gut shabes, gut shabes ! Bon shabbat ! – s'adressent-ils l'un à l'autre. Cela me donne un coup au cœur, me déchire l'âme. – *Gut shabes !* Pour qui ? Où sont-ils, les visages souriants ? Où sont –ils, les chers parents ? Où êtes-vous, chers sœurs et frères ? Où es-tu, chère épouse ? – *Gut shabes !* – A qui et pour qui ? J'ai vu, devant moi l'abîme d'horreur où s'est anéanti mon monde. De cet abîme s'élève la voix des miens brûlés dans les flammes. »

Zalmen GRADOWSKI, *Au cœur de l'enfer*, Tallandier, Paris, 2009, p. 103-104.



Benjamin FONDANE
(1898-1944)



Préface en prose

C'est à vous que je parle, homme des antipodes,
Je parle d'homme à homme,
avec le peu en moi qui demeure de l'homme
avec le peu de voix qui me reste au gosier,
mon sang est sur les routes, puisse-t-il, puisse-t-il ne pas crier
vengeance !

L'hallali est donné, les bêtes sont traquées,
laissez-moi vous parler avec ces mêmes mots
que nous eûmes en partage –
il reste peu d'intelligibles !

Un jour viendra, c'est sûr, de la soif apaisée,
nous serons au-delà du souvenir, la mort
aura parachevé les travaux de la haine,
je serai un bouquet d'orties sous vos pieds,
- alors eh bien sachez que j'avais un visage
comme vous. Une bouche qui priait, comme vous.

Quand une poussière entrait, ou bien un songe,
dans l'œil, cet œil pleurait un peu de sel. Et quand une épine
mauvaise égratignait ma peau,
il y coulait un sang aussi rouge que le vôtre !
Certes, tout comme vous j'étais cruel, j'avais
soif de tendresse, de puissance, d'or, de plaisir, de douleur.
Tout comme vous j'étais méchant et angoissé
solide dans la paix, ivre dans la victoire,
et titubant, hagard, à l'heure de l'échec !

Oui, j'ai été un homme comme les autres hommes, nourri de pain, de rêve, de désespoir. Eh oui, j'ai aimé, j'ai pleuré, j'ai haï, j'ai souffert,
j'ai acheté des fleurs et je n'ai pas toujours payé mon terme. Le dimanche j'allais à la campagne pêcher, sous l'œil de Dieu, des poissons irréels, je me baignais dans la rivière qui chantait dans les joncs et je mangeais des frites le soir. Après, après, je rentrais me coucher fatigué, le cœur las et plein de solitude, le cœur plein de pitié pour moi, plein de pitié pour l'homme, cherchant, cherchant en vain sur un ventre de femme cette paix impossible que nous avons perdue naguère, dans un grand verger où fleurissait au centre, l'arbre de la vie ...

J'ai lu comme vous tous les bouquins tous les journaux tous les bouquins
et je n'ai rien compris au monde et je n'ai rien compris à l'homme,
bien qu'il me soit souvent arrivé d'affirmer le contraire.
Et quand la mort, la mort est venue, peut-être ai-je prétendu savoir ce qu'elle était mais vrai, je puis vous le dire à cette heure, elle est entrée toute en mes yeux étonnés, étonnés de si peu comprendre –
avez-vous mieux compris que moi ?

Et pourtant, non !
je n'étais pas un homme comme vous.
Vous n'êtes pas nés sur les routes,
personne n'a jeté à l'égout vos petits
comme des chats encor sans yeux,
vous n'avez pas erré de cité en cité
traqués par les polices, vous n'avez pas connu les désastres
à l'aube, les wagons de bestiaux
et le sanglot amer de l'humiliation
accusés d'un délit que vous n'avez pas fait,
d'un meurtre dont il manque encore le cadavre,
changeant de nom et de visage,
pour ne pas emporter un nom qu'on a hué
un visage qui avait servi à tout le monde
de crachoir !

Un jour viendra, sans doute, quand le poème lu
se trouvera devant vos yeux. Il ne demande
rien ! Oubliez-le, oubliez-le ! Ce n'est
qu'un cri, qu'on ne peut pas mettre dans un poème parfait,
avais-je donc le temps de le finir ?
Mais quand vous foulerez ce bouquet d'orties
qui avait été moi, dans un autre siècle,
en une histoire qui vous sera périmée,
souvenez-vous seulement que j'étais innocent
et que, tout comme vous, mortels de ce jour-là,
j'avais eu, moi aussi, un visage marqué
par la colère, par la pitié et la joie,

un visage d'homme, tout simplement !

Benjamin FONDANE, 1942

II – Le vide et le silence:



Ruines de la synagogue de Działoszyce (Pologne)

Annie Epelboin
Assia Kovriguina

LA LITTÉRATURE DES RAVINS

Écrire sur la Shoah en URSS

Robert Laffont

« Il n’y a plus de Juifs en Ukraine. [...] Dans toutes les villes, les centaines de bourgades et les milliers de villages, on ne voit pas de jeunes filles aux yeux noirs en pleurs, on n’entend pas le long cri de deuil des vieilles femmes, on ne croise pas d’enfant juif affamé. C’est le silence complet. Le peuple a été sauvagement assassiné. [...] C’est l’assassinat d’un peuple, de sa maison, de sa famille, de ses livres, de sa foi. C’est l’arbre de vie qui a été arraché, avec ses racines, et pas seulement les feuillages et les branches. C’est le meurtre de l’âme et du corps d’un peuple. [...] Partout, dans chaque ville petite ou grande, dans chaque bourg, la persécution a eu lieu. Il faut dire seulement que si dans un lieu vivaient cent Juifs, c’est cent Juifs qui ont été tués. Pas un de moins et pas d’exception. »

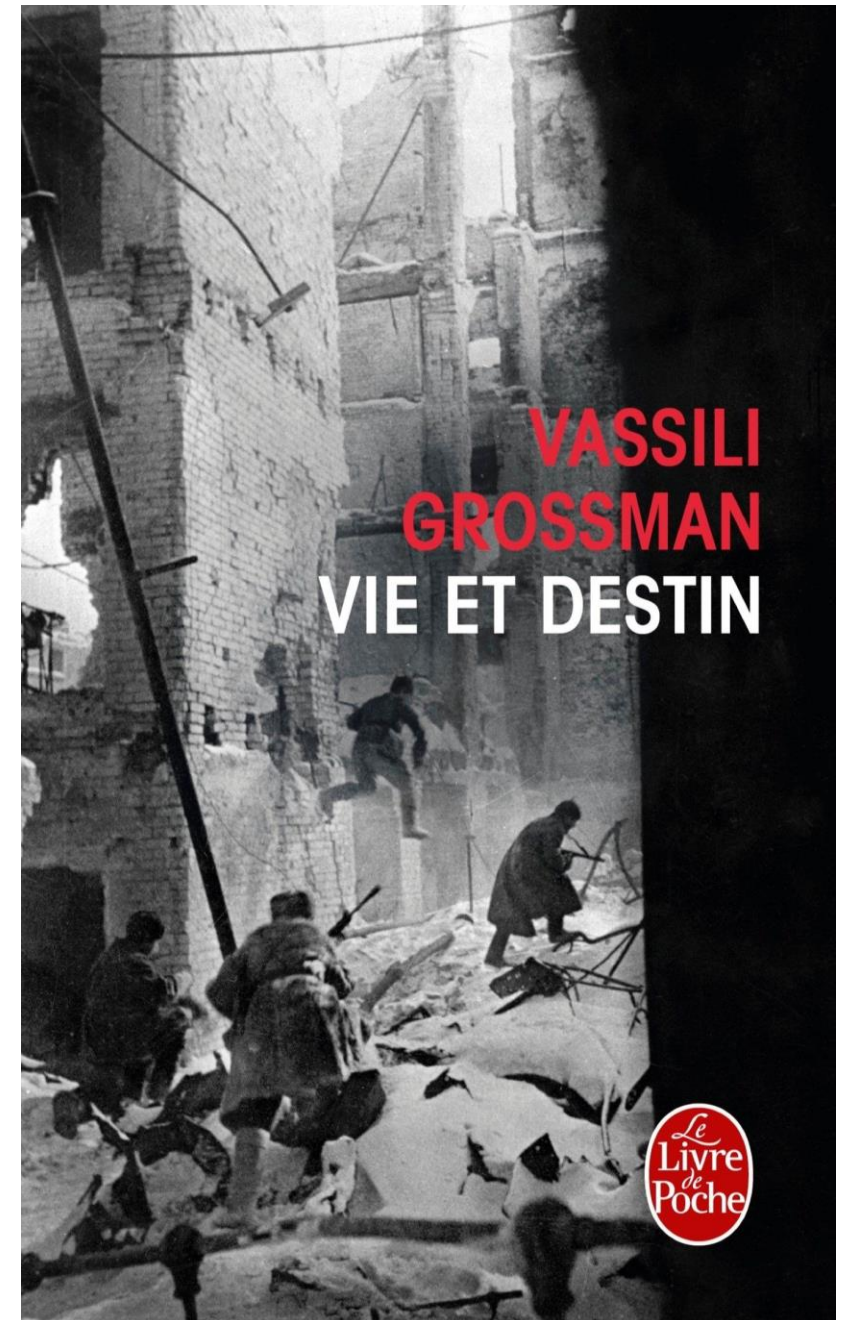
Vassili GROSSMAN, *L’Ukraine sans Juifs*, 1943 (cité par A. EPELBOIN et A. KOVRIGUINA, *La littérature des ravins. Ecrire sur la Shoah en URSS*, Robert Laffont, Paris, 2013, p.34).

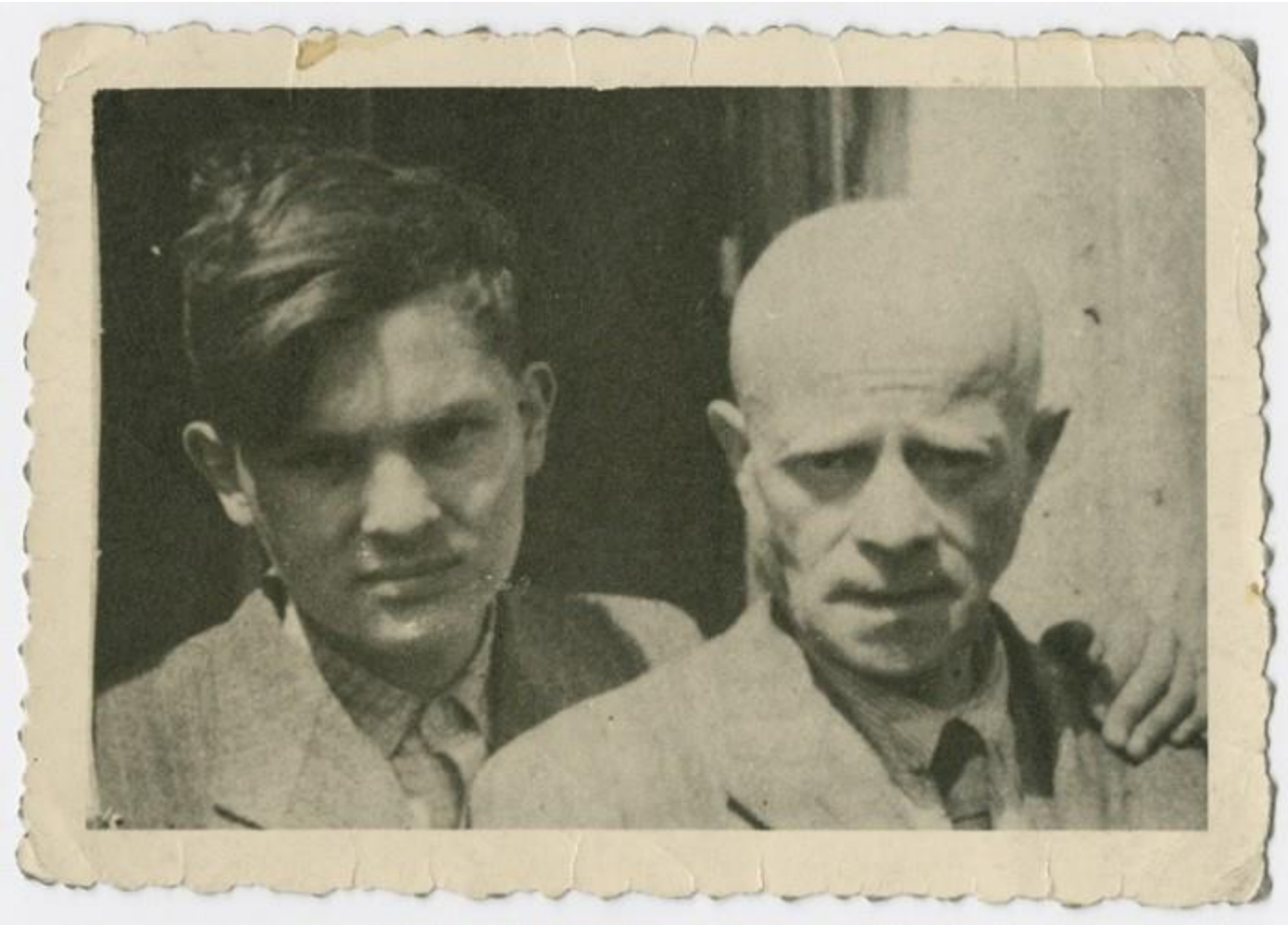
« Que d'enfants ici, des yeux merveilleux, des cheveux bruns et bouclés, il y a sûrement parmi eux de futurs savants, des professeurs de médecine, des musiciens, des poètes peut-être.

Je les regarde quand ils courent le matin à l'école, ils ont un sérieux qui n'est pas de leur âge, et leurs yeux tragiques leur mangent le visage. Parfois ils se battent, se disputent, rient, mais cela est encore pire.

On dit que les enfants sont notre avenir, mais que peut-on dire de ces enfants-là ? Ils ne deviendront pas musiciens, cordonniers, tailleurs. Et je me suis représenté très clairement cette nuit comment ce monde bruyant de papas barbues et affairés, de grand-mères grognons, créatrices de gâteaux au miel et de cous d'oies farcis, ce monde des proverbes et des jours de sabbat, je me suis représenté comment ce monde disparaîtrait à jamais sous terre ; après la guerre la vie reprendra et nous ne serons plus là, nous aurons disparu comme ont disparu les Aztèques. »

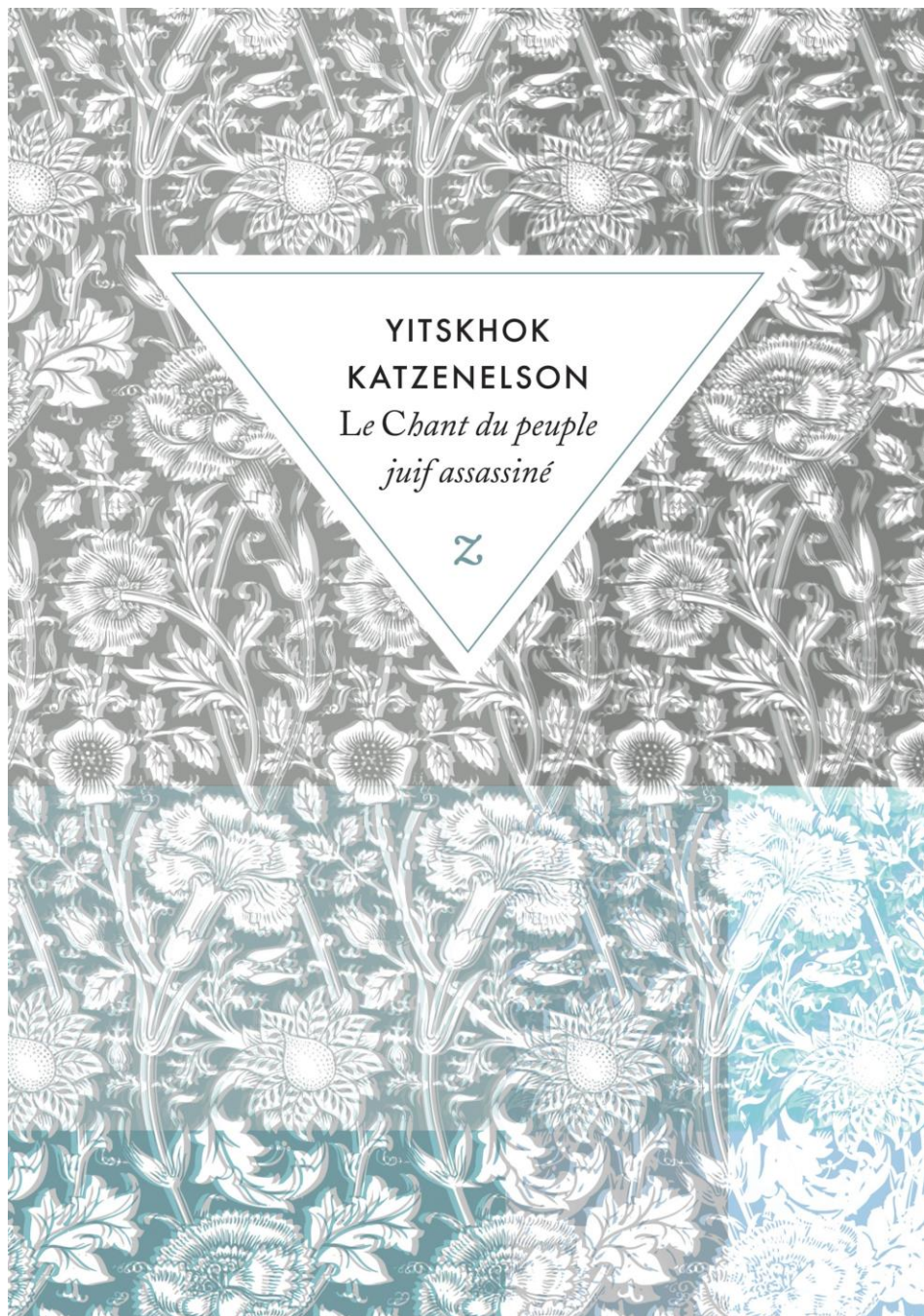
Vassili GROSSMAN, *Vie et destin*, Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, Paris, 2016, pp. 124-125 [L'Age d'homme, 1980].





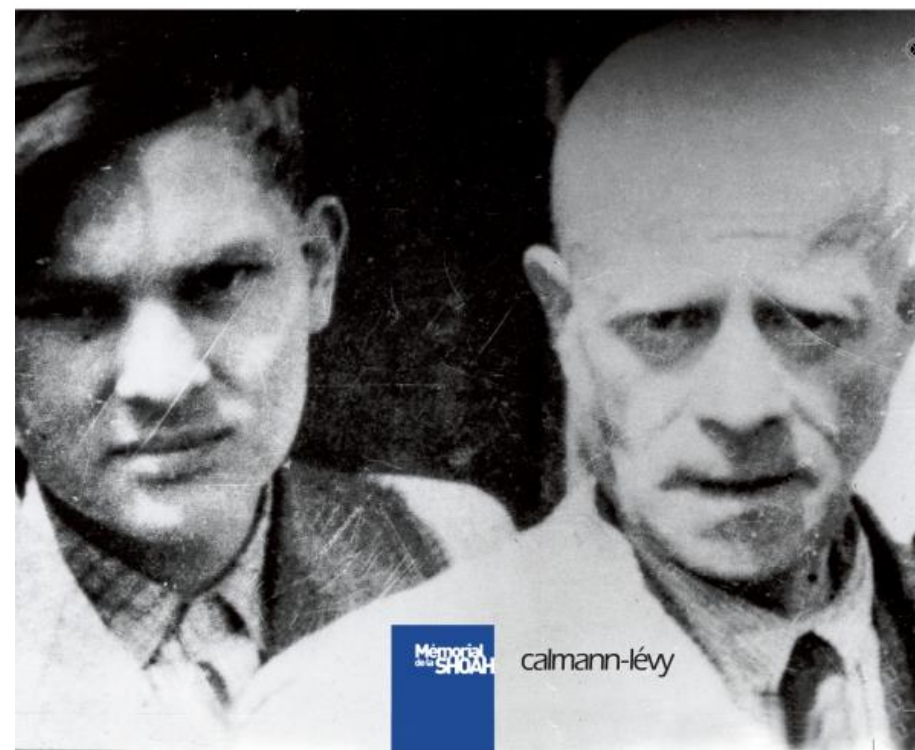
Le poète Ytshak KATZENELSON (1886-1944) photographié
 au camp d'internement de Vittel avec son fils Zvi (1926-1944)
 Ils ont été déportés à Auschwitz le 29 avril 1944, dans le convoi n°72.

401	JOSEF Marie	10.10.69	ohne	6734
402	JOSEF Sylvie	11. 3.07	Stenotypistin	6735
403	JOSEPH Renée	7.12.11	Mechanikerin	20291
404	JOSEPH Zelig	6. 4.82	ohne	20290
405	JUDELMANAITE Frida	14. 9.19	Studentin	17637
406	JUDELMANAITE Lya	4.12.14	Schneiderin	17636
407	JUDELMANIENNE Gita	16. 1.86	ohne	17635
408	JUSZTUSZ Joseph	9. 3.00	Zeichner	19578
409	JUSZTUSZ Philine	26. 3.02	Kindergärtnerin	19579
410	KACAITE Anna	10. 5.02	Schneiderin	19525
411	KACENELSON Ischak	11. 5.84	Lehrer	20204
412	KACENELSON Zivi	3. 5.26	Arbeiter	20205
413	KAGAN Moszek	17. 7.88	Schneider	20523
414	KAHAN Pirooska	21. 5.14	Schneiderin	20414
415	KAHN Germaine	7.12.91	ohne	20541
416	KAHN Henriette	20. 8.18	Sekretärin	19901
417	KAHN Jeanne	17. 3.84	ohne	18502
418	KAHN Julien	10. 1.87	Vertreter	18503
419	KAHN Paulette	8. 8.28	Studentin	20542
420	KAHN Salomon	6. 1.81	Kaufmann	20540
421	KAHN NANCY Françoise	24.11.43	ohne	19902
422	KALINSKI Marie	28. 2.23	Dienerin	20552
423	KAPLOUN Maurice	25. 3.85	Lagerist	20056
424	KARDOS Emanuel	18.11.83	Buchhändler	20328
425	KARDOS Olga	10. 6.75	ohne	20329



Yitzhak Katzenelson

Journal du camp de Vittel



« Ils ne sont plus ! Vous, au-delà des mers, ne demandez plus de nouvelles de Kasrilevke, ni de Yehupetz... laissez les en paix !

Que nul ne cherche les Menakhem-Mendl le rêveur, Tevye le laitier, Motke le voleur... Ne les cherche pas en ce monde !

Comme tes prophètes, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, comme Osée et Amos dans le Livre éternel.

Ils te clameront leurs plaintes dans un poème de Bialik, te diront leurs joies et leurs peines dans un livre de Sholem-Aleykhem ou de Shalom Asch.

Plus jamais la voix de la Torah ne s'élèvera des écoles talmudiques, des maisons de prière,

Et les pâles jeunes gens affinés par l'étude, épurés par la méditation – non, non, ce n'est point pâleur, mais une telle clarté !

A jamais éteints... Rabbins, recteurs, gaonim émaciés, fragiles et diaphanes, gorgés de Talmud,

Petits Juifs à grande tête, au front haut, aux yeux clairs – ils ne sont plus, plus jamais ne seront.

Plus jamais une mère ne bercera son enfant, il n'y aura plus chez les Juifs ni mort ni naissance,
On ne chantera plus les chants des poètes yiddish, des grands auteurs, c'est passé, terminé !
Il n'y aura plus de théâtre yiddish, plus de public pour rire, pour verser un pleur en silence,
Plus de musiciens ni de peintres juifs pour créer dans la joie et la douleur, ni chercher des voies nouvelles.

Et il n'y aura plus dans les villes de Juifs en lutte, sacrifiant leur bonheur au bien général,
On ne cherchera plus à guérir, à soulager la souffrance d'autrui sans écouter sa propre douleur.
Ô stupide goy, toi aussi tu as tiré de côté sur le Juif, et toi aussi t'a frappé la balle !
Qui t'aidera désormais à bâtir tes pays ? Qui te dédiera tant d'âme et tant de cœur ?

Et mes têtes brûlées de communistes ne se battront plus contre mes masses socialistes,
Ni ne s'uniront contre les plus libres, les plus fidèles des miens, eux qui ont porté tout le joug,
Les pionniers juifs ! Eux qui se sont dévoués au monde sans oublier leur propre blessure !
J'ai vu vos querelles, j'en ai souffert... Puissiez-vous encore vous déchirer sans fin – mais en vie !

Malheur, il n'y a plus personne... Il était un peuple, il était, il n'est plus... Il était un peuple, il était, il a disparu !

Il était une fois une petite histoire, elle commence avec la Genèse, et finit aujourd'hui... Une belle histoire ? Non, une triste histoire !

Depuis Amalek et jusqu'à pire que lui, l'Allemand... Ô ciex lointains, vaste terre, océans immenses !

Ne vous ramassez pas en une boule de matière pour anéantir les méchants de ce monde, laissez-les se détruire eux-mêmes sur cette terre !

15-16-18 janvier 1944 »

Yitskhok KATZENELSON, *Le chant du peuple juif assassiné*, Zulma, Paris, 2007, pp. 96-99.

Janina Heschels

Les Cahiers de Janina



Édition de Judith Lyon-Caen et Livia Parnes
Traduction d'Agnieszka Żuk



Classiques
Jaunes
Documents



Janina HESCHELES (1931-2022)

BEŁŻEC

Horrible à voir,
Un wagon plein d'êtres humains
Et parmi eux des morts.
Ils sont debout, tous nus,
Leurs gémissements se perdent dans le bruit des roues.
Seul le condamné entend ce que lui dit la roue –
Vers Bełżec... vers Bełżec... vers Bełżec...
Pour mourir... pour mourir... pour mourir.
Si tu veux vivre, alors saute,
Cours, fuis, mais pense-y :
La garde-voie guette et chuchote au doublement
condamné :
Inutile tes pleurs, inutiles tes sanglots,
Tu ne reverras plus jamais ta mère, plus jamais ton père.

La roue tourne, tourne
Vers Bełżec... vers Bełżec... vers Bełżec...
Vers la mort... vers la mort... vers la mort...
Vers Bełżec... vers Bełżec... vers Bełżec...
Pour mourir... pour mourir... pour mourir...
Le train ralentit,
Arrête sa course.
De mille poitrines sourd un gémissement.
Le train est arrivé au but,
La locomotive siffle :
Ici Bełżec... ici Bełżec... ici Bełżec.

Camp Janowski, 1943

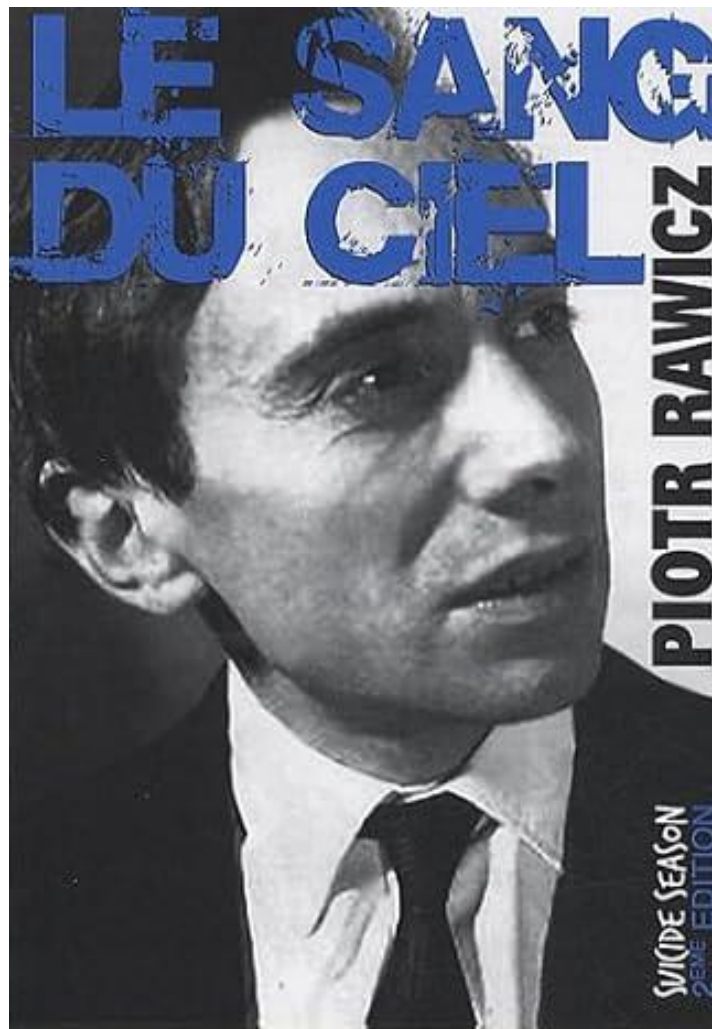
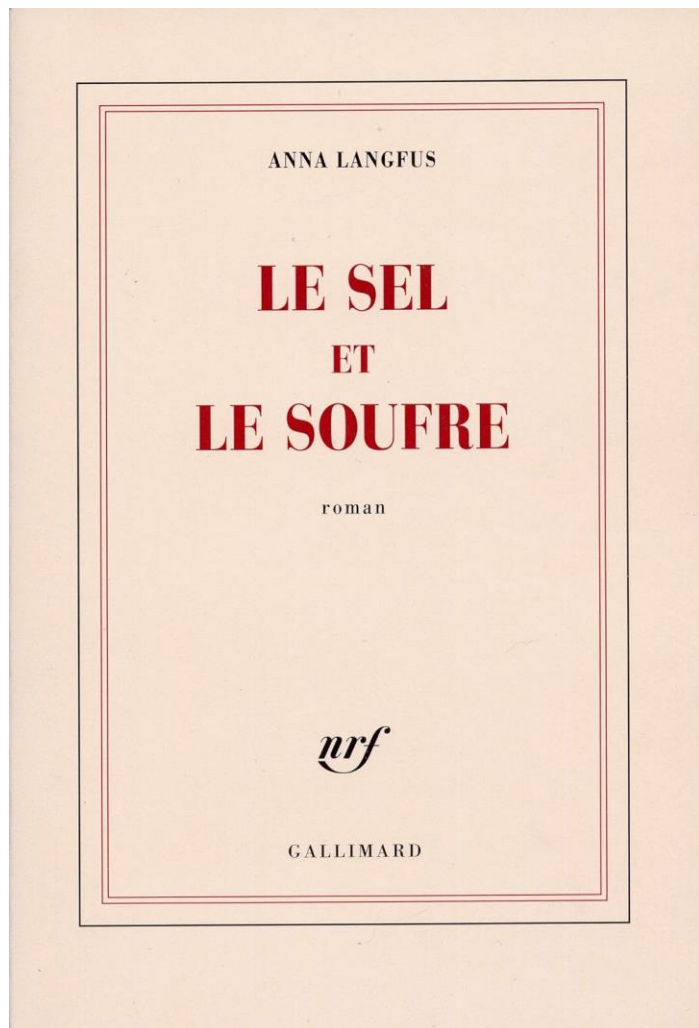
Janina HESCHELES, *Les cahiers de Janina*, Paris, Classiques Garnier, 2017, pp. 108-109.

Extrait du poème « LOKOMOTYWA » de Julian TUWIM (1894-1953)

(...) Najpierw -- powoli -- jak żółw -- ociężale,
Ruszyła -- maszyna -- po szynach -- ospale,
Szarpnęła wagony i ciągnie z mazołem,
I kręci się, kręci się koło za kołem,
I biegu przyspiesza, i gna coraz prędzej,
I dudni, i stuka, łomoce i pędzi,
A dokąd? A dokąd? A dokąd? Na wprost!
Po torze, po torze, po torze, przez most,
Przez góry, przez tunel, przez pola, przez las,
I spieszy się, spieszy, by zdążyć na czas,
Do taktu turkoce i puka, i stuka to:
Tak to to, tak to to, tak to to, tak to to.
Gładko tak, lekko tak toczy się w dal,
Jak gdyby to była piłeczka, nie stal,
Nie ciężka maszyna, zziajana, zdyszana,
Lecz fraszka, igraszka, zabawka blaszana.
(...)



Autres choix possibles :



**Badenheim
1939**

Aharon
Appelfeld



Éditions de l'Olivier

« Le « procédé littéraire » est une saleté par définition. Il l'est davantage de par ses éléments constitutifs : le procédé, le procédé, cette notion est comme un parcours quotidiennement rabâché, entre son bureau et son domicile, par un fonctionnaire souffrant d'hémorroïdes.

La littérature : l'anti-dignité érigée en système, en seule règle de conduite. L'art, parfois rétribué, de fouiller dans les vomissures. Et pourtant, à ce qu'il semble, *navigare necesse est* : il FAUT écrire. Pour tromper la solitude, pour tromper les autres. Mais surtout : Fidèle à ma destinée, sans qu'envers moi elle fasse de même, il faut que je souligne ma ressemblance avec un insecte : or, n'avez-vous pas remarqué que jamais l'homme ne ressemble autant à l'insecte que quand il se livre au jeu d'écrire ?... »

Piotr RAWICZ, *Le sang du ciel*, Paris, Gallimard, 1961.